

L'écologie dans Naissance d'un pont de Maylis de Kerangal

Aliaa Ahmed Abdel Wahed (*)

Résumé

Depuis ses origines, l'homme combat la nature pour survivre, exploite les ressources naturelles et construit des projets pour son bien être. Il procède comme maître de territoire.

Cependant, ses agressions contre l'environnement engendrent la dégradation des ressources naturelles dont il dépend comme la terre, l'air et l'eau. Alors, l'homme arrive-t-il à détruire complètement la Terre ?

La recherche démontre que l'homme agresse de façon limitée son environnement pour subvenir à ses besoins et surmonter les dangers qui le menacent sans nuire au fond à l'écosystème qui garantit sa vie sur terre. Ce qui pousse l'homme à sauver la nature et à appliquer les mesures écologiques pour éviter la détérioration complète de l'environnement et pour se sauver. L'étude montre que l'homme et l'environnement sont inséparables et qu'il faut se réconcilier.

Le roman fait appel à l'exploitation avec précaution et modération des ressources naturelles, à respecter la nature qui est indispensable à notre vie, à sauvegarder la biodiversité pour réaliser l'équilibre écologique afin de maintenir notre survie sur terre.

*Faculté des lettres françaises

Université Canal de Suez
Ismaïlia Université de Canal de Suez

علم البيئة في رواية مولد كوبري لماليس دي كرنجال علياء أحمد عبد الواحد

ملخص

ان الانسان منذ القدم يحارب الطبيعة لكي يبقى و يستغل مصادرها الطبيعية ويشيد المشروعات لرفاهيته. فهو يتصرف كسيد في الارض. و لكن اعتدائه علي البيئة ادي شيئا فشيئا الي تدهور المصادر الطبيعية التي يعتمد عليها الانسان في حياته مثل الارض و الهواء و الماء. و بذلك سيصبح النظام البيئي و الانسان مهددان بالفناء.

هل يصل الانسان الي تدمير الارض كليتا ؟

يجيب البحث عن هذا التساؤل بان الانسان لا يستطيع ان يدمر البيئة و الا سيدمر نفسه معها و لذلك يستغل الانسان الطبيعة بحدود ويتحول الانسان الي منقذ للبيئة ووجب عليه اتباع القواعد البيئية السليمة لتفادي التدهور الكامل للبيئة و لانقاذ نفسه. الدراسة توضح ان الانسان والطبيعة لا ينفصلان و لا بد لهم من الاتحاد لضمان البقاء علي الارض.

الكاتبة تنادي باستغلال البيئة بحرص و اعتدال و باحترام الطبيعة التي لا غني للانسان عنها وبالمحافظة علي الاحياء المختلفة للحفاظ علي التوازن البيئي لكي يحافظ الانسان علي بقاءه في الارض.

« *Quand vous détruisez un site, vous créez une ride qui va tout sillonner dans le cosmos comme la jarre de billes. Cela détruit l'équilibre et ce déséquilibre entraîne le chaos, la maladie et la mort des gens et de la nature* »⁽¹⁾

Introduction

Depuis ses origines, l'homme exploite la nature pour son propre usage, tente d'investir et de modifier l'environnement à son profit. Il procède à l'envahissement des terrains, il impose ses modifications et ses constructions pour son bien-être. Explorer les régions les plus hostiles et édifier les villes restent l'image de l'homme en lutte contre la nature pour exister et s'épanouir.

Sabine Rabourdin définit ainsi la relation entre l'homme et la nature : « *L'homme traditionnel ne connaîtrait de la nature que ce qui lui est utile.* »⁽²⁾ Le désir d'exploiter l'environnement et d'en profiter ne le laisse pas percevoir les régions qu'il dégrade, la nature qu'il détruit.

Notre époque attire de plus en plus l'attention sur l'impact des activités humaines sur l'environnement, et alerte sur les phénomènes de dégradation de la nature qu'elles provoquent. Pour cette raison, l'écologie nous paraît être un thème d'étude très important qui nous permet de connaître la relation de l'homme avec son environnement et d'examiner son attitude face à la nature et aux êtres vivants qui l'entourent.

Les dernières décennies voient de plus en plus apparaître des œuvres romanesques⁽³⁾ qui abordent le sujet de l'écologie humaine en raison de l'importance accrue de l'environnement, alors que la nature court un risque après la révolution industrielle.⁽⁴⁾

L'environnement devient actuellement le souci de toute la planète. C'est pour cette raison que le roman de Maylis de Kerangal, *Naissance d'un pont*, est parmi d'autres celui qui présente clairement les interactions entre l'espèce humaine, les êtres vivants et la nature environnante. Le récit met en évidence la lutte de l'homme pour survivre et subvenir à ses besoins dans des milieux encore hostiles et vierges.

Les personnages du récit mettent en œuvre une série

d'exploitations pour subvenir à leurs besoins : l'ingénieur Georges Diderot et ses deux confrères, Duane Fisher et Buddy Loo, exploitent les richesses de la terre, comme les diamants et l'or, pour faire fortune.

Le maire de Coca en Californie, « le Boa », veut transformer la terre primitive en zone urbanisée et commerciale pour le bien-être des habitants et pour s'ouvrir à l'économie et aux richesses. Il se précipite pour transformer la nature en construisant un pont autoroutier par-dessus le fleuve, sur la terre de Coca, afin de connecter celle-ci à la forêt et de gagner les vallées fertiles au sud du massif, renforçant ainsi le lien entre la ville et la baie océane.

Les habitants de l'autre rive, ceux de la forêt, envahissent les terrains, construisent des villages, aménagent des itinéraires fluviaux pour leur commerce et exploitent quelques espèces de plantes pour leur usage. Ils tuent les animaux sauvages qui menacent leur survie.

Les projets de l'homme ont des conséquences négatives sur l'environnement autant que l'homme en profite. Le fait de dynamiter le fond du fleuve afin de construire les lits du pont menace la faune aquatique. L'élévation du pont perturbe le biotope des oiseaux migrateurs qui ont l'habitude de construire leurs nids dans les hauts arbres.

La pollution sonore issue des bruits générés par les grues, les engins, les automobiles, ainsi que les odeurs de carburants et les déchets issus de la consommation des habitants dégradent la nature vierge de Coca. De plus, l'urbanisme croissant amplifie le phénomène de déforestation, du fait que le pont relie ville et forêt et rampe le long de la lisière de la zone arborée.

Les ambitions sans limites des hommes ne détruisent-elles pas finalement toute la biodiversité ? L'environnement n'est-il pas proche de l'anéantissement ? Enfin, la survie de l'homme n'est-elle pas menacée ?

En fait, les personnages du roman luttent pour survivre et pour assurer leur bien-être en défiant la nature hostile et primitive. Cependant, prenant conscience d'une autre menace, celle de la dégradation de leur milieu due à leurs interventions excessives ils changent d'attitude afin de sauver leur milieu et de se sauver eux-

mêmes. Maylis de Kerangal vise à démontrer par le biais de ses personnages, que l'homme n'admet pas la détérioration extrême de son environnement de peur de se détruire.

Alors, l'attitude de l'homme par rapport à son environnement est donc ambiguë : il est le maître quand il domine l'environnement et domestique la nature féroce pour survivre, mais en même temps il se positionne en sauveur afin d'éviter la détérioration complète de la biosphère et d'assurer ainsi sa survie.

Cette double réaction face à la nature mérite d'être étudiée afin que soient mises en lumière les démarches qu'adoptent les personnages du récit pour réaliser leurs ambitions et en même temps empêcher les méfaits commis contre l'environnement. Sur la base de ce parcours, notre étude suit l'itinéraire suivant :

-D'abord, étudier la domination de l'homme sur l'environnement et ses exploitations consécutives de la nature pour sa survie et son bien-être.

- Ensuite, analyser son attitude en tant que sauveur de l'environnement poussé par sa peur de le détruire complètement.

1- Maître de l'environnement

Les personnages de Maylis de Kerangal concourent à améliorer leur vie en construisant des projets, en profitant des ressources naturelles et en exploitant la forêt. Ils asservissent la nature et la transforment en sites exploités et agressés par l'homme.

Dès l'incipit, l'ingénieur Georges Diderot nous montre que son agressivité envers la nature en Yakoutie du Nord et à Mirny pour extraire l'or et le diamant. Il exploite les richesses de la terre afin de les posséder. Sans tenir compte de l'érosion de la terre, il procède aux travaux de forage:

« Il fallut creuser pour aller les chercher, casser le permafrost à coups de dynamite, forer un trou dantesque, large comme la ville elle-même -on y aurait plongé tête en bas les tours d'habitation de cinquante étages qui y poussèrent bientôt tout autour - et, muni d'une torche frontale, descendre au fond de l'orifice, piocher les parois, excaver la terre, ramifier des galeries en une arborescence souterraine latéralisée au plus loin, au plus dur, au plus noir, étayer les couloirs et y poser des rails, électrifier

la boue , alors fouir la glèbe, gratter la caillasse et tamiser les boyaux, guetter l'éclat splendide. »⁽⁵⁾

Perforer les mines implique que l'ingénieur « *s'arroge des zones, fouille des champs, occupe des sols, élève des édifices* »⁽⁶⁾ Tous ses envahissements de la nature visent le gain matériel qui lui garantit une vie aisée et un confort maximal.

Par ailleurs, l'homme combat la nature pour sa survie, surmontant les dangers qui menacent sa vie. L'écrivaine décrit le défi de l'homme contre l'environnement primitif de Coca. L'homme étrangle « *à mains nues les serpents à sonnette* », ⁽⁷⁾ chasse les animaux sauvages pour se nourrir, et protège son territoire en possédant des armes. Il est passé « *par le fond des canyons* » pour contourner « *les étangs glauques mués en lac gelé l'hiver, en réserve à moustiques mortifères l'été* ». ⁽⁸⁾

Il a « *chassé le daim, piégé le lièvre, harponné les tanches* » pour sa survie. Afin de se nourrir, il dépèce « *en steaks* » sur des « *feux primitifs* » et réussit à enfumer le grizzly. Assoiffé, il boit la neige fondue et rôtit des « *scorpions* ». ⁽⁹⁾ Il se reproduit et survit entre les hautes plaines de la terre évasée de Coca.

Une fois qu'il a éliminé les dangers qui le menacent et transformé l'environnement en espace sécurisé, il cherche à s'adapter au milieu qui l'entoure pour s'installer et trouver refuge sur Terre.

Michel Arrou a commenté la domination de l'homme sur la nature qu' : « *il n'y a pratiquement plus d'espaces naturels, c'est-à-dire de territoires qui fonctionnent hors de l'emprise humaine* ». ⁽¹⁰⁾

De là, l'homme de Maylis de Kerangal aménage la terre primitive de Coca qui était en « *contrebas d'un causse rouge si salement cabossé, dans le fond plat d'une vallée aux flancs asymétriques où descendaient à l'aube hyènes et lynx aux incisives encore ensanglantées* » ⁽¹¹⁾, pour en faire une zone urbanisée, envahie par des ponts, des tours et des chenaux.

Les premiers habitants l'investissent et réussissent à « *traverser le continent dans toute sa largeur, à tailler la prairie et les montagnes, trouvant en chemin une herbe assez haute pour nourrir leurs bêtes, à se frayer un passage dans la forêt de cactus qui ceinturait la plaine* ». ⁽¹²⁾ Ils franchissent « *des plantes aux*

rameutes aiguisées comme des coupe-choux ou tout autre sabre d'abattis- frontière de barbelés de la hauteur d'un homme à cheval ». ⁽¹³⁾ Ils s'incorporent ainsi à la flore gigantesque et épineuse au sein de laquelle ils aménagent des accès et des chemins.

L'écrivaine souligne que l'homme en envahissant à fond la terre, ne défie pas seulement la nature hostile, mais aussi « *le Ciel et la Création* » ⁽¹⁴⁾. Il justifie ainsi sa volonté de vaincre sa peur en manipulant l'espace et en éliminant les menaces. Michel Lamy a souligné que cette maîtrise de l'environnement « *permet de prendre conscience que tout ou presque a été aménagé par l'homme et pour l'homme* » ⁽¹⁵⁾

Peupler la terre demeure une autre manière d'envahir la nature malgré la dureté de la vie primitive : « *Des familles s'installent, certaines débarquées à Sacramento par le train qui désormais unifie l'intérieur du territoire. Elles cultivent des potagers, disposent des clapiers et toutes sortes d'enclos à poules et à cochons, des chemins poussiéreux quadrillent la grande lande, des femmes accouchent en hurlant devant les bassins d'eau bouillie et bientôt des enfants jouent avec des bâtons, construisent des cabanes et piègent des ragondins.* » ⁽¹⁶⁾ Leur quotidien prouve leur domination de la terre et leur adaptation aux éléments de la nature.

Pour assurer leur stabilité, l'homme taille, coupe, débroussaille et creuse la terre afin de faire paraître les premières maisons et de s'y installer. Il a « *construit des maisons, élevé des bisons, engraisé des porcs, enclos des champs de patates et de maïs pour nourrir le tout* » ⁽¹⁷⁾

En dépit de la sévérité du climat continental de Coca qui fait preuve de brutalité, où « *un froid remaillé et blizzard pique les joues, agresse le cuir des chaussures, pénètre sous les gants* » ⁽¹⁸⁾, les enfants courent dans les vastes champs, écartent les hautes herbes et se baignent dans le fleuve. Leurs aïeux ont « *mélangé la poussière de leurs corps à celle de la terre* » ⁽¹⁹⁾

Maîtres de la nature, ils s'accoutument à la température glaciale de l'hiver, au redoux qui lui succède, aux gros flots des

courants « *sous-marins* ». ⁽²⁰⁾ Ils frôlent la fourrure de l'ours, avides de nourriture. De plus, ils fréquentent « *les hautes plantes raides, hérissées noires et affûtées, des lances, elles font barrage* ». ⁽²¹⁾ Ils sont parvenus à s'adapter, à éliminer les éléments de la nature sauvage.

Cette adaptation justifie la puissance de l'espèce humaine sur les autres êtres vivants et sa victoire dans la possession du monde. Catherine Dorison souligne à ce propos que « *le monde créé par l'homme et la nature transformée par lui sont des miroirs où il (l'homme) se reconnaît en tant qu'homme* ». ⁽²²⁾ L'homme éprouve sa capacité à surmonter les dangers, à conquérir des continents et à les transformer en espaces humains et sécurisés. Sa survie est assurée dans un monde où la loi du plus fort domine.

Concernant l'aménagement territorial, la terre de Coca, en Californie, était auparavant, de vastes champs constitués de hautes herbes et de pâture, « *une étendue claire, céruse crayeuse tirant sur le jaune pâle, chaume semé d'aiguilles convergeant en pelote métallique* », ⁽²³⁾ avant d'être convertie en terre à bâtir. C'était une terre primitive, comme la décrit le maire, le Boa, « *un bout de désert, de l'écorce terrestre sablonneuse* » ⁽²⁴⁾ avec ses hautes plaines qui « *figurent parmi les meilleurs pâturages* », avec l'herbe et l'eau pure.

Les hommes la transforment en ville : « *Les pionniers sont seuls au monde, terrifiés, convaincus de leur supériorité, arc-boutés sur leur élection. Ils s'installent, ils colonisent, délimitent le territoire, placent le sanctuaire, tracent des lignes au sol, fichent des barrières, édifient des maisons, partagent des terres arables.* » ⁽²⁵⁾.

L'homme procède ainsi au morcellement de l'espace naturel qui se ferme de plus en plus pour être soumis à sa consommation. Le partage des terres lui assure la dispersion de ses confrères dans tout l'espace. Pour cette raison, l'homme est le seul être sur la planète à posséder la terre et, par conséquent, à garantir sa sécurité.

Dans cette optique, les bûcherons, premiers habitants de la forêt de Coca, exploitent même l'espace vert qui est plus féroce que celui de l'autre rive du fleuve. Ils ont « *bravé la chaleur de*

bête et le froid de gueux »⁽²⁶⁾, frôlé des plantes longues et épineuses, étranglé les serpents à venin, et chassé des « *zibelines et des cerfs, apprivoisé le renard bleu et le petit duc à moustache* »⁽²⁷⁾. Les personnages de l'écrivaine envahissent la nature, s'adaptent habilement aux milieux hostiles, endurent les climats durs, s'exposent aux dangers des animaux carnivores et sauvages afin de les accaparer à leurs seules fins et de domestiquer la nature.

Ils s'accoutument au « *lynx aux yeux bronzés* » afin de surmonter leur peur, et trouvent refuge près des « *séquoias, des maquis, des fougères, des lianes grasses* » et des « *immenses prairies marécageuses* ». ⁽²⁸⁾ Ils fréquentent les bestioles sauvages, « *mélange de sanglier et de loutre aux yeux rouges* » du genre « *ornithorynque* ». ⁽²⁹⁾ Ils vivent dans l'opacité de la forêt où la lumière n'existe plus. Les forestiers ne sentent que l'odeur lourde « *de la chair ensanglantée.* ». ⁽³⁰⁾ Alors qu'ils sont « *insensibles au vertige et rompus au climat, aux parasites, familiers du terrain* »⁽³¹⁾, ils vainquent leur effroi des animaux sauvages et des milieux dangereux.

De même, les forestiers s'incorporent aux divers aspects de la nature comme les forêts ravagées par de fortes pluies, crevées de « *nids de poule* »⁽³²⁾, et les bois viscéraux, imbibés d'eau. Ils s'infiltrèrent dans « *la sphaigne* », s'amusent des cascades : « *Ils rencontrent des daims, des sangliers et des lynx aux incisives ensanglantées* »⁽³³⁾ ainsi que des hyènes. Ils sont capables de s'enfoncer dans « *les ténèbres vénéneuses* » et de vaciller sous « *les remous* »⁽³⁴⁾ entre les hautes herbes souples qui se resserrent le long des berges dans la nuit dense.

La narratrice décrit le défi que se lance l'homme contre l'environnement afin de survivre dans la forêt dangereuse avec ces mots : « *Combien ils avaient pu y rester surtout, et continuer à y prendre femme, à y faire des enfants, à y enterrer leurs morts, printemps été automne hiver, une année, puis deux, puis dix, printemps été automne hiver, continuer à y brûler des cervelles et à y trouver des poitrines, à y éviscérer des corps* »⁽³⁵⁾. En outre, ils élèvent des animaux et chassent le gibier pour se nourrir.

L'insécurité et la faim les ont poussé à tuer pour survivre. Ils marchent dans la vallée entre les plateaux et les maquis géants. Comme les premiers habitants de la ville, ils endurent les étés brûlants, les orages, les tonnerres, les grêlons, les automnes éclatants, les hivers glacés afin de cadrer leur installation.

Les premiers habitants protègent leur territoire, consolident leurs frontières. Par conséquent, la forêt devient comme une ville, « *crispées sur ses actifs, armes, troupeaux, femmes soumises. (...). S'y active pour survivre un ramassis d'individus frustes et brutaux, qui le jour travaillent comme des ânes et la nuit venue ont peur* ». ⁽³⁶⁾ Leur emprise sur la forêt n'est que la conséquence d'une lutte pénible pour la survie.

Par ailleurs, les forestiers procédant comme les premiers habitants de la ville à l'organisation territoriale l'allure de la nature a changé : la forêt avant d'être habitée était « *un massif obscur, mousse noire aux reflets émeraude, dense, irrégulière* ». ⁽³⁷⁾ Leur maîtrise sur la nature forestière se manifeste en construisant des villages, des campements, « *des maisons de bois enchevêtrées les unes dans les autres* », des « *pagodes chinoises* », ⁽³⁸⁾ des « *sillons forestiers qui (...) devinrent un maillage de sentiers où des véhicules entraient charger les fûts* » ⁽³⁹⁾ destinés au chauffage.

En même temps que l'homme garantit sa sécurité et sa stabilité en ville et dans la forêt, il recherche la vie aisée et le bien-être. Il a l'ambition de progresser et de s'épanouir. A ce propos, Gilbert Hottois souligne que « *le contrôle, la maîtrise et la domination de la nature correspondent à une manière de se rapporter au réel et de le représenter.* » ⁽⁴⁰⁾

Investir l'environnement pour son progrès et pour faire des projets fait partie de la vie réelle de l'homme qui aime se montrer puissant, capable de manipuler son milieu. La préhistoire témoigne de la persistance de l'homme à moderniser son environnement. Auparavant, les hommes « *avaient forgé l'outil qui les avait rendus utiles, en avaient fait des agents du progrès, ils avaient fabriqué de leur main la cage de fer qui les avait jetés en bas, ils avaient creusé les trous* » ⁽⁴¹⁾. Ils créent des « *cavernes gigantesques* » de profondeur, étayées sur « *deux cents mètres* », et équipés de rails pour y « *véhiculer les berlines* » ⁽⁴²⁾

Faisant de la nature une image de son épanouissement, l'homme, à Coca, se redresse de son état primitif, se retire de sa pauvreté et cherche à se refaire en adoptant plusieurs démarches : « *On spéculé sur la terre pour lotir, on prend sur la zone de pâture de bétail, on gagne sur les champs, on remise (...) des tracteurs pour développer les services, les pick-up et les Ford remplacent rapidement les chariots. (...). On ouvre quelques routes rapidement pourvues de motels, frangées de restaurants à viandes bon marché, de bowlings et de supermarchés, d'entrepôts.* »⁽⁴³⁾

Les bars, les hôtels et les casinos envahissent Coca qui devient une ville créée par l'homme avec « *les petits immeubles de guingois et bâtiments de pierre* ». La terre se présente à Diderot comme « *un espace maîtrisé qui s'offre à ses yeux, un espace, pense-t-il, où la maîtrise se combine à l'audace, et là est la marque de la puissance* ». ⁽⁴⁴⁾

L'ambition humaine atteint son comble lors de la transformation de la terre en zone urbanisée et commerciale. Le maire, l'ingénieur et ses collaborateurs concourent à construire un pont qui relie la ville à la forêt voisine.

Le maire veut tout : « *Encombrer la terre et le ciel, démontrer sa force, opter pour un ouvrage puissant, faire un ouvrage transparent aérien, une structure qui concentre la matière en peu d'éléments, désenclaver la ville, souder deux paysages, retarder la nature, utiliser ses lignes et les unir, il veut l'innovation et la référence, l'entreprise florissant, la beauté et le record mondial.* »⁽⁴⁵⁾

Orgueilleux d'être l'espèce toute-puissante parmi tous les êtres vivants, l'homme éprouve sa capacité à améliorer sa vie traditionnelle, à se montrer au monde maître de grands projets.

Ce pont symbolise aux yeux des ingénieurs et du maire de Coca la représentation de leurs désirs et de leurs ambitions. Il est également le signe de « *l'ingéniosité humaine* » et « *la débrouillardise* »⁽⁴⁶⁾ En construisant un pont, les habitants peuvent avoir accès aux vallées fertiles au sud et au massif en connectant la ville à la baie océane. La passerelle connecte « *l'océan, l'estuaire, le fleuve et la forêt* »⁽⁴⁷⁾, ce qui assure une ouverture sur le monde et la prospérité à l'homme.

L'homme asservit l'environnement à son profit, fait intervenir les grosses machines qui encombrent l'horizon limpide et doux. Les grues amplifient le ciel, alors que le maire de la ville veut « *sortir Coca de l'anonymat provincial où elle sommeille, tranquille pour la convertir à l'économie mondiale, en faire la cité du troisième millénaire, polyphonique et omnivore, dopée de la nouveauté, dévolue à la satisfaction, à la jouissance, à l'expérience de la consommation.* »⁽⁴⁸⁾ Alors, les bâtisseurs industrialisent la terre en construisant des sites industriels afin d'appriivoiser le projet de source d'énergie. Cela s'opère en créant un port apte à héberger les pétroliers qui exportent la source d'énergie sur la côte.

Avide de progrès personnel et mondial, le maire comme l'ingénieur Diderot et ses collaborateurs ne pensent qu'au bien-être qui ne se réalise qu'en creusant la terre, draguant et aménageant le fleuve, en démarrant le béton et en entaillant la terre.

Pour moderniser la forêt comme la ville, les forestiers adoptent des petites stratégies de progrès comme « *les petits jardins potagers fertiles* », « *des hamacs bricolés dans des cabanes humides* », des « *téles à écran plasma* » et des « *frigos remplis de bière* », des « *mobile homes* »⁽⁴⁹⁾ dans lesquels ils prennent leur sommeil. Ils créent également des « *temples, des grottes, des fabriques, des rotondes* ». ⁽⁵⁰⁾ Ils tendent à vivre confortablement et à construire une nouvelle vie qui s'adapte à leurs besoins. L'homme fait de sa forêt un espace d'aisance et d'intégrité.

Changer la vie et la nature veut dire se changer soi-même, modifier ses habitudes et son quotidien : « *Maintenant, il jouissait de sentir qu'une autre peau se formait sous l'ancienne, une autre peau qu'il ne connaissait pas mais qui était celle de la vraie vie.* »⁽⁵¹⁾ L'homme aspire à une finitude heureuse grâce à l'aménagement de sa condition matérielle et sociale, transformant la terre sauvage en espace civilisé et habité.

John Locke souligne que « *le véritable propriétaire d'une terre est celui qui l'a travaillée* ». ⁽⁵²⁾ Ainsi, l'homme s'attache d'abord à survivre, ensuite à vivre et à cohabiter, enfin à prospérer en bouleversant l'environnement pour se perpétuer et se moderniser, afin de devenir le seul possesseur de son milieu.

Cependant, l'excès engendré par l'exploitation de la terre

sans précaution modifie les équilibres naturels de certains biotopes et provoque des pollutions qui vont à l'encontre de la qualité de l'environnement. La construction du pont provoque, en effet, une série d'agressions contre la terre, le ciel et l'eau comme les actions de nettoyage de la terre, de stockage des métaux, qui vont de paire avec le creusement et l'élargissement du chenal. Toutes ces opérations agressent la nature.

L'espace de Coca se voit envahi par des câbles et des ancrages de béton massifs, afin que soient construites deux tours de métal enfoncées dans le lit du fleuve. La pose du « *tablier* » et la préparation des « *câbles* »⁽⁵³⁾ ont déformé le paysage paisible de la terre. Nous voyons « *Les excavatrices défoncent, les hommes creusent, (...). Le terrain semble s'offrir sans résistance, meuble, nettoyé maintenant de toute habitation humaine* »⁽⁵⁴⁾

Il en va de même pour Ponteverde, l'autre terre, à Coca, qui est également « *cimentée, bétonnée, défrichée, ouverte sur le fleuve par un long quai vide, et striée de rails qui relie entre deux hangars, ateliers de construction, d'entretien et de réparation, baraquements des équipes, bureau d'études, cantines, vestiaires* ». ⁽⁵⁵⁾ Les éléments de la nature sont agressés par des traces humaines.

Le ciel limpide est également colonisé par des tours de deux cent trente mètres et des gratte-ciel, érigés par l'ambition et la volonté de puissance de l'homme. L'homme est étouffé par tout cet oxygène mêlé d'azote. Il a troué la stratosphère avec les carburants utilisés. Il est envahi par « *les nappes d'hydrocarbures moirées arc-en-ciel qui auréolent les eaux* »⁽⁵⁶⁾.

Quant à l'eau du fleuve, les hommes-grenouilles « *réparent, soudent, défoncent, explosent, dynamitent le fond du fleuve, pulvérisent la couche sédimentaire, retaillent les berges, aplanissent les hauts fonds, c'est là qu'ils assistent les opérations de forage lancées par des ingénieurs* ». ⁽⁵⁷⁾ Ils procèdent à l'arrachement des racines, trouent la glèbe, enfoncent des outils pour la recherche du minéral afin d'y prendre racine, et raclent le fond du fleuve.

Affecté par l'urbanisme croissant, les ressources du fleuve

sont exploitées sans modération, par les commerçants et les pêcheurs qui intensifient leur trafic sur l'eau pour s'enrichir par la pêche et le commerce.

Le fleuve est menacé par les travaux de la construction du pont, par les canaux creusés et les hauts fonds brisés. Par conséquent, le fond du fleuve connaît de forts courants, « *de curieux remous centrifuges, et des flots aléatoires dus aux échappées de gaz, aux résurgences de sources, ou aux aléas climatiques propres à gonfler le débit des eaux et à accélérer leur cours* »⁽⁵⁸⁾

Au moment où les constructeurs dynamitent le fond du fleuve, les plongeurs démineurs creusent des trous et déposent « *des blocs de béton* »⁽⁵⁹⁾ indestructibles, déformant les profondeurs. Par conséquent, l'irrigation, la consolidation des digues et le creusement du fleuve modifient son apparence naturelle.

Affecté par les effets nocifs issus d'une telle révolution urbaine, l'homme prend conscience des diverses pollutions générées, tant sonores et visuelles qu'olfactives. Celles-ci affectent également l'air et l'eau, ce qui génère un risque pour l'homme et la nature : « *Les percussions des bulldozers fusionnèrent avec les chocs et martèlement naturels de la cité, avec les fumées des moteurs de bagnoles et les rafales de poussière. Un nuage de pollution jaune citron plana bientôt sur la ville.* »⁽⁶⁰⁾

Les vacarmes des autoroutes ainsi que les vrombissements des moteurs des engins et des canots sur le fleuve constituent une pollution auditive qui affecte le quotidien des êtres vivants et effraye les animaux comme les canards sauvages et les chiens.

La pollution visuelle est causée par les berges recouvertes de plaques de béton. L'espace ouvert béant de la nature d'autrefois est peuplé d'étroites autoroutes et de centaines de grues qui envahissent l'horizon. En plaine, « *une paillasse grillée où s'agglutine çà et là têtes de bétail et entrepôts industriels* ».⁽⁶¹⁾ Coca n'est plus comme avant ; c'est « *un assemblage de tours disposées sur un cadastre géométrique* »⁽⁶²⁾

Le fleuve est également encombré par une tour de « *trente étages bleutés* »⁽⁶³⁾ qui le borde. La vaste étendue de Coca est

réduite par l'homme en faubourgs où la pollution environnementale devient l'un de ses traits caractéristiques.

L'eau est polluée à cause du transport des approvisionnements nécessaires au projet. Les scaphandriers, à leur tour, «*boulonnent, réparent, soudent, défoncent, explosent, dynamitent le fond du fleuve, pulvérisent la couche sédimentaire, (...)*». ⁽⁶⁴⁾Ce qui porte atteinte aux nombreux poissons vivants dans les profondeurs de l'eau.

Nous trouvons également «*des poubelles, gobelets de plastique déformés par la chaleur, viandes avariées, journaux maculés d'essence, fleurs fanées, légumes pourris, linge sale*». ⁽⁶⁵⁾ Tous ces déchets sont issus du mode de vie des hommes et de leur consommation. Ces substances non recyclées polluent les milieux et provoquent des effets néfastes pour l'homme même.

Alors que la beauté naturelle du fleuve se distinguait par sa souplesse, ses «*plis calmes*», ses «*longues herbes fluorescentes*» qui s'y étalaient en surface, on voit apparaître «*des taillis dérivant, des bidons, des bouteilles*». L'eau est devenue «*laiteuse et sale*». ⁽⁶⁶⁾

De même, le paysage du fleuve et de ses rives se transforme en «*paysage mouvementé*» par «*des eaux exorbitantes constamment enflées d'alluvions, et leur débit sonore qui n'avait pas de fin*». ⁽⁶⁷⁾ Cela due à l'exploitation du fleuve afin de développer le commerce par voie fluviale et d'assurer sa fonction d'échange entre les régions.

La pollution olfactive est perceptible via les nappes d'hydrocarbures qui couvrent la couche atmosphérique. Les odeurs de la nature de Coca de jadis, celles de «*vase*» et de terre «*détritique*», sont remplacées par celles du fioul, du pétrole, de fumées des moteurs et des engins des canots, qui polluent l'air par ces carburants.

Maylis de Kerangal rassemble ces dangers en quelques mots : «*C'est le vacarme des soudures démultipliées en écho, les tympans vrillés dans les odeurs de métal chauffé, c'est l'atmosphère explosive d'une mise à feu*». ⁽⁶⁸⁾ Elle nous montre son indignation face aux abus des ressources naturelles.

Le trafic des navettes sur le fleuve, « *les nuisances inhérentes à de tels travaux- événements de perspectives aimées, poussière, bruit, pollutions hétérogènes, congestions d'axes circulatoires, recrudescence de car-jacking, afflux de populations miséreuses cherchant à gratter de quoi vivoter aux marges du chantier* ». ⁽⁶⁹⁾ Alors, aménagements et pollution menacent la biodiversité et par conséquent la biosphère.

L'homme, par cette attitude agressive contre son environnement, risque de menacer sa survie sur la terre pour laquelle il a tellement lutté. L'homme peut-il continuer à assurer sa survie sans sauver l'écosystème ? Peut-il respirer de l'air pur s'il ne lutte pas contre les polluants atmosphériques ?

Afin de se sauver lui-même, il doit sauver l'environnement et réconcilie avec la nature agressée tout en adoptant une autre démarche en sa faveur.

2- Sauveur de l'environnement

Les personnages de Maylis de Kerangal prennent conscience des dangers qui affectent leur milieu. Ils sont menacés par l'air qu'ils respirent, l'eau qu'ils utilisent et la terre, qui sont pollués. Ils tentent de sauver, du mieux possible, la nature menacée par l'épuisement. Plusieurs organisations luttent contre la dégradation de l'environnement, alors que les agresseurs de la nature se voient menacés, réconcilient avec l'environnement en acceptant volontairement d'appliquer des mesures écologiques pour se sauver.

Sabine Rabourdin souligne à propos de l'homme que : « *sentir sa vie menacée si l'on perturbe l'équilibre du biotope peut en effet être très convaincant pour inciter les gens à préserver l'environnement* » ⁽⁷⁰⁾

Dans cette optique, les habitants traditionnels de Coca, conscients des risques de pollutions liés à la construction du pont, portent plainte et font des rapports à la municipalité visant « *à s'informer du taux de pollution et du calendrier des travaux, et à formuler des plaintes contre la saleté, le bruit, les vols à la tire en pleine recrudescence qu'ils imputaient à la main-d'œuvre* ». ⁽⁷¹⁾ Ils considèrent cette construction comme un « *projet de sabotage* » ⁽⁷²⁾ qui menace leur vie quotidienne et leur

environnement.

L'opposition municipale constituée de vieilles familles des anciens habitants de Coca, qui ont vécu dans la nature avant que celle-ci soit exploitée, proteste contre l'urbanisme, contre la verticalité de tant d'édifices et des tours. Ils critiquent ce projet qui traduit à leurs yeux « *l'arrogance humaine* »⁽⁷³⁾

Ils réagissent positivement en constituant une « *campagne de dénigrement* », et en s'associant aux écologistes qui voient que les pollutions menacent la Terre. Ils réussissent également à « *soudoyer les syndicats et miser sur le déclenchement d'une grève ouvrière* ». ⁽⁷⁴⁾ Ils aperçoivent l'édifice comme une menace pour la biosphère.

Pour cette raison, le maire prend des mesures de sécurité écologique pour empêcher l'arrêt de son projet. Ainsi, pour le ravitaillement de la ville, il a recours aux biocarburants tels que l'éthanol à la place du pétrole, cette source d'énergie ne portant pas atteinte aux éléments essentiels de la nature, que ce soit l'air ou l'eau. Ce processus interdit définitivement aux pétroliers qui polluent l'eau d'emprunter la voie fluviale, ainsi que l'usage de ce carburant qui porte atteinte à la couche atmosphérique dans les sites industriels.

De même, la construction d'un port autonome à Coca, indépendant des autres villes, évite les transports d'énergie par la voie maritime permettant ainsi de préserver la faune aquatique et la qualité de l'eau.

Quant au directeur du chantier Diderot, il poursuit son projet en respectant les normes écologiques concernant les petites charges explosives qui servent à dynamiter la terre. Celles-ci doivent être analysées de sorte que ces déflagrations soient maîtrisées et leurs effets nocifs réduits.

Maylis de Kerangal souligne que l'ingénieur invite à « *les manipuler avec attention afin qu'elles frappent correctement, de petits coups nets, secs, afin qu'elles soient simplement dignes de confiance* ». ⁽⁷⁵⁾ Les bâtisseurs adoptent dorénavant une exploitation modérée de la nature. La narratrice nous montre ainsi à travers ses personnages son opinion pour la sauvegarde de l'environnement, qui est en cours de perturbation.

Elle nous présente une autre attitude de l'homme qui reconnaît la nature, et doit désormais la respecter en adoptant les stratégies de sécurité écologique décidées par la municipalité de Coca, même au sujet de dépôt de matériaux destinés à la construction du pont. Ces objets sont divisés en matériaux « *biodégradables* », qui sont mis à la frontière défrichée de la forêt, et en matériaux « *pollués* », qui sont transportés « *à deux mille mètres au fond de l'océan* »⁽⁷⁶⁾.

Alors qu'ils procèdent également au nettoyage de la terre, de l'eau et du ciel, par exemple à la fin de la construction du pont, les bâtisseurs raclent avec une énorme « drague » le fond du fleuve : cette machine « *débarrasse, racle, aspire, décrasse le lit du fleuve de toute la merde qui s'y est déposée, qui s'y dépose, jour après jour* »⁽⁷⁷⁾. Ils rendent la terre plus propre et moins polluée.

L'homme adopte ainsi, une nouvelle attitude face à son environnement une fois que ses ambitions sont réalisées et ses besoins assouvis. Michel Arrou a repris la parole de Josué de Castro, secrétaire général de la Société pour l'étude et la protection de la nature en Bretagne dans son livre que « *Les générations actuelles ont une tâche bien plus lourde que de refaire le monde, c'est d'éviter qu'il soit défait.* »⁽⁷⁸⁾

Dans cette optique, les agents de la nature évitent la détérioration de la nature. Ils exposent les pollutions de l'air et de l'eau issues de l'usage de « *nitroglycérine* » et de « *trinitrotoluène* »⁽⁷⁹⁾, dans les explosifs permettant de dynamiter le fond du fleuve ou la terre, et effraient le monde sur la conséquence d'un tel usage qui causera plus tard un trou dans la stratosphère.

De même, le maire de Coca adopte l'exploitation modérée de la terre agricole en défrichant les hautes plaines rouges et les frontières de la forêt, même à l'intérieur du massif, afin de cultiver le maïs, qui est une production agricole, de grande quantité. Le Boa respecte ainsi la terre cultivée et valorise sa production agricole en la sauvegardant de son érosion totale.

Par conséquent, l'homme exploite avec précaution son environnement et respecte l'écosystème et ses interactions même avec les êtres vivants. Désormais, l'homme civilisé n'agresse plus

l'animal puisque il n'est pas affamé comme dans les premiers temps. Il n'a plus besoin de chasser de gibier ou de tuer des animaux pour garantir sa sécurité. Au contraire, dans les villages de la forêt ou dans la cité de Coca, l'homme et l'animal cohabitent maintenant l'équilibre écologique.

Maylis de Kerangal approuve son idée à propos du besoin de l'homme pour la nature qu'il doit réconcilier avec elle de peur de la perdre. Elle nous démontre, par exemple, qu'à Anchorage, les hommes vivent en zone urbanisée où existent « *de gros mammifères à fourrure : les ours font les poubelles des maisons, traînent dans les vestiaires des stades, se pavanent sur les grèves, on croise des orignaux sur les parkings des supermarchés, les grizzlys s'aventurent aux portes des MacDo et enfin, surtout, il y a des loups* ». ⁽⁸⁰⁾ Les êtres vivants s'incorporent dans le monde civilisé, ce qui prouve l'établissement d'une relation de réciprocité et de partenariat.

Concernant le milieu aquatique, le fleuve témoigne de cette amicalité entre l'homme et la faune aquatique. Les scaphandriers ne portent pas atteinte aux poissons en mer, au contraire, ils « *ramassent la mise : créatures amphibies vingt mille lieues sous les mers, ils côtoient les murènes barbares, les poissons dragons et les poissons lanternes, frôlent les méduses égarées en migration vers la surface, caressent le ventre des cétacés et tirent les moustaches des phoques, s'aveuglent du plancton en suspension dans les trouées de lumière, s'émerveillent du corail, collectent des algues étranges* ». ⁽⁸¹⁾ L'homme s'émerveille de cet univers naturel et ne nuit pas à ce biotope. Les scaphandriers éprouvent même ce sentiment d'intégration et d'admiration.

Quant à la flore, elle est sauvegardée par les forestiers qui s'accoutument à elle. Ceux-ci sont entourés par les racines de jeunes arbres qui « *défoncent le bitume* », « *l'herbe infiltrée partout et les fougères à hauteur de la taille sur les bas-côtés de la route* » ⁽⁸²⁾, des « *séquoias* » gigantesques, des « *fougères en masses compactes* », des « *joncs, larges, acérés* » ⁽⁸³⁾. Ils sont « *incorporés dans la frénésie végétale des sous-bois* ». ⁽⁸⁴⁾

Il en va de même pour les insectes, notamment « *des*

mouches roses, des papillons coquelicot, des scarabées bronze »⁽⁸⁵⁾ avec lesquels l'homme éprouve une relation homogène et qu'il préserve. Sur les vastes zones des berges du fleuve, les habitants cultivent des « plates-bandes » pour que les papillons nommés « *mission blue butterfly* » survivent. Ce sont des insectes « *archiprotégés* »⁽⁸⁶⁾ par l'homme et dont l'existence, comme celle de tous les autres êtres vivants, participe à maintenir l'équilibre de la biosphère. Les habitants des bois préservent le reste de la nature et ses divers biotopes pour sauver leur environnement.

Quant à la terre, l'homme procède à sa protection tant en forêt qu'en ville. La forêt est sauvée de la déforestation grâce à ses habitants qui la protègent. La narratrice décrit ainsi la manière dont les propriétaires sauvegardent le territoire : « *Deux types, debout un bâton à la main, surveillent une plaque de terre perforée de trous qui laissent échapper la fumée.* »⁽⁸⁷⁾ Ils affrontent tout homme ou toute action qui menace la forêt de la déforestation.

Les Indiens ont affronté le directeur du chantier pour que la forêt ne soit pas envahie par le pont ; un combat physique entre Georges Diderot, directeur du chantier et Jacob l'Indien, afin d'arrêter le projet, combat qui est résumé en ces termes : « *on aurait assisté à cette lutte-le pont contre la forêt, l'économie contre la nature, le mouvement contre l'immobilité.* »⁽⁸⁸⁾

Jacob et les Indiens ont pris des mesures de sécurité de haute surveillance qu'ils assurent depuis un motel implanté au bord de la forêt, ce qui leur permet de surveiller l'activité de la ville avec un écran géant visant l'autoroute. Ils prennent conscience de « *l'intrusion des routes, la dégradation probable de la forêt* »⁽⁸⁹⁾. Ils veillent toujours à la préservation de leur territoire.

Quant à la ville de Coca, certains réagissent pour sauver son environnement et veillent à sa préservation. Les écologistes s'assurent que « *la vitesse des bateaux et celles des voitures sur les quais soient limitées à dix kilomètres-heure* ».⁽⁹⁰⁾ Ils poussent régulièrement des cris d'alarme pour sensibiliser l'humanité aux problèmes écologiques : ils crient « *L'écologie est notre valeur, pour vos enfants* ».⁽⁹¹⁾ Ils évaluent les perturbations et se débarrassent, autant que possible, les dangers qui menacent la biosphère. L'attitude de l'homme vise ainsi la conservation des

ressources naturelles comme le fleuve, la forêt, l'air et la terre.

Nous remarquons que même les ornithologues interviennent dans le récit et perçoivent dans la construction du pont une menace de l'écosystème, due à la dégradation des zones humides et à la pollution des habitats naturels des oiseaux migrateurs. Ils crient, à leur tour, la pollution des habitats naturels qui obligent les oiseaux migrateurs « à se mêler aux espèces domestiques et (ce qui) aggrave la propagation de la grippe aviaire. »⁽⁹²⁾

Les ornithologues veillent sur la survie des oiseaux et leur nidification : « Ils observent, dénombrent, contrôlent, baguent et débagent ». ⁽⁹³⁾ Les experts découvrent le trouble de l'écosystème et leur inquiétude les pousse à créer une délégation qui alerte la municipalité sur « la dégradation des zones humides compromet la nidification, menace les espèces »⁽⁹⁴⁾ l'homme sauveur maintient ainsi l'équilibre écologique indispensable et empêche le déséquilibre biologique.

Ils recourent à des procédés judiciaires qui obligent les constructeurs du pont à l'arrêt des travaux pour trois semaines durant la période de la nidification des oiseaux vivant autour du fleuve, sur les poteaux et sur les balcons des fenêtres. Ces mesures de sécurité sont suivies malgré le surcoût de l'arrêt de la construction. La campagne des écologistes menace et pénalise tout abus contre l'écosystème.

Maylis de Kerangal prouve ainsi, par les cris des écologistes, que l'homme se positionne comme défenseur de l'environnement au moment où il aperçoit des menaces qui portent atteinte à son écosystème. La narratrice reste la porte parole des partisans de la nature qui la sauvegardent de ses abus.

Par conséquent, l'homme moderne se réconcilie avec son écosystème afin de se sauver lui-même et de sauver son environnement. Il prouve son inquiétude face à une nature menacée, qui est toujours source de sa vie sur Terre. L'homme renoue avec sa biosphère agressée, surveille les oiseaux et nettoie « la moindre souillure ». ⁽⁹⁵⁾

Maylis de Kerangal représente une image de la conciliation des bâtisseurs du pont avec la nature qui leur est indispensable et

qui au sein de laquelle ils célèbrent la naissance de leur œuvre architecturale dans l'environnement qui les embrasse: « *Ils choisissent les roseaux sauvages et l'herbe sablonneuse, ôtent leurs chaussures, se piquent aux orties* » et au sein du fleuve, ils « *flottent* », « *hurlent* » et « *s'éloignent en nage indienne* »⁽⁹⁶⁾

Enfin, la narratrice prouve ainsi son idée que l'homme et la nature sont enfin, inséparables. Elle conçoit la nature, comme l'a souligné Michel Lamy, comme « *une enveloppe écologique de l'homme* »⁽⁹⁷⁾ qu'il évite de détruire.

Conclusion

Dans *Naissance d'un Pont*, Maylis de Kerangal dépeint l'homme comme le plus puissant de tous les êtres vivants, qui maîtrise la nature hostile et l'asservit. Le défi qu'il se lance contre les dangers qui menacent sa survie justifie sa capacité à lutter contre sa marginalisation par rapport aux êtres vivants et son pouvoir à se réconcilier avec l'intangible.

Au moment où il assure sa survie et son bien-être, il arrête d'agresser l'environnement. Cela est dû au fait que l'homme fait partie de la nature et que s'il la détruit complètement, il se détruit à son tour. Il lui faut donc conserver les ressources naturelles et maintenir l'harmonie écologique indispensable à sa survie.

L'étude nous montre que l'homme, malgré ses ambitions, reste loyal et reconnaissant envers la nature qui le nourrit et le loge. Il agresse de façon limitée pour subvenir à ses besoins, surmonter les dangers qui le menacent sans nuire au fond à l'écosystème qui garantit sa vie sur terre.

L'étude révèle que la relation entre l'homme et l'environnement demeure symbiotique et indissociable. La nature est rendue prospère par l'homme lorsque ce dernier cultive sa terre, en aménage ses étendues et la rend moins hostile. En contrepartie, l'homme se nourrit et vit grâce à l'air, l'eau et le sol.

La recherche nous montre également que l'homme admire la biodiversité et s'émerveille de ces univers naturels de faune et de flore. Pour cette raison, il accepte de cohabiter même avec les animaux sauvages. Il manifeste également une amicalité envers la

faune aquatique, les insectes et la flore. Ainsi, l'homme de Maylis de Kerangal préserve le biotope des animaux menacés pour garantir la stabilité biologique.

Le roman *Naissance d'un pont* traite une question d'actualité, à savoir, la manière de sauvegarder notre environnement. Notre étude décrit la démarche à suivre : profiter sans agresser, exploiter avec modération et précaution, prospérer en respectant la nature, et modifier nos habitudes au lieu de perturber l'écosystème qui nous couve.

Bibliographie

I- Corpus

-Maylis de Kerangal, *Naissance d'un Pont*, Gallimard, Paris, 2010

II- Ouvrages Critiques

-Catherine Dorison, *Le Travail*, Hatier, Paris, 1993.

- Ethnies, *Nature sauvage Nature sauvée*, Survival International (France), Numéros 24 à 25, 1999.

-Gilbert Hottois, *De la Renaissance à la postmodernité: une histoire de la philosophie moderne*, de Boeck université, Bruxelles, 2005.

-John Locke, *Deuxième traité du gouvernement civil (1690)*, trad. B. Gilson, Vrin, 1967.

-Michel Lamy, *Introduction à l'écologie Humaine*, Ellipses, Paris, 2001.

-Michel Arrou, *Sauvegarde des espaces Naturels*, Centre de Recherches et de Rencontres d'Urbanisme, Paris, 1980.

-Sabine Rabourdin, *Les Sociétés traditionnelles au secours des sociétés modernes*, Delachaux et Niestlé, Paris, 2005.

References

1. Ethnies, *Nature sauvage Nature sauvée*, Survival International (France), 1999, Numéros 24 à 25 p. 207
2. Maylis de Kerangal est une [femme de lettres](#) française née le [16 juin 1967](#) à [Toulon](#). *Naissance d'un pont*, Paris, Éditions Verticales, Prix Médicis, 2010
3. Sabine Rabourdin, *Les sociétés traditionnelles au secours des sociétés modernes*, Delachaux et Niestlé, Paris, 2005, p60
4. Citons entre autres *Le cadavre d'un jeune homme dans les fleurs rouges* de Jérôme Leroy ou *Le parfum d'Adam* de Jean Christophe Ruffin.
5. En Europe, les régions agricoles se transforment en espaces industriels ou commerciaux, ce qui entraîne la déformation de la nature primitive en sites exploités.
6. *Ibid*, p.12
7. *Ibid*, p.18
8. *Ibid*, p. 163
9. *Ibid*
10. *Ibid*, p. 164
11. Michel Arrou, *Sauvegarde des espaces naturels*, Vignod Colloques de Marly , centre de recherche et de rencontres d'urbanisme, Paris, 1980, p.8
12. *Ibid*, p. 163
13. Maylis de Kerangal, *Op.Cit*, p. 163
14. *Ibid*, p.163
15. *Ibid*, p.164
16. Michel Lamy, Introduction à l'écologie humaine, Ellipes, Paris, 2001, p 136
17. *Ibid*, p. 174
18. *Ibid*,
19. *Ibid*, p. 229
20. *Ibid*, p. 233
21. *Ibid*, p. 261
22. *Ibid*
23. Catherine Dorison, *Le Travail*, Hatier, Paris, 1993, p.46
24. Maylis de Kerangal, *Op.Cit*, p. 38
25. *Ibid*, p.55
26. Maylis Kerangal, *Op.Cit*, p. 165
27. *Ibid*, p.163
28. *Ibid*, p.174
29. *Ibid*, p.175
30. *Ibid*, p.297

31. *Ibid*, p.298
32. *Ibid*, p.91
33. *Ibid*, p.106
34. *Ibid*, p.113
35. Maylis de Kerangal, *Op.Cit*, p.113
36. *Ibid*, p.164
37. *Ibid*, p, p.167
38. *Ibid*, p. 38
39. *Ibid*, p. 295
40. *Ibid*, p.179
41. Gilbert Hottois, *De la Renaissance à la postmodernité: une histoire de la philosophie moderne*, de Boeck université, Bruxelles, 2005, p. 237.
42. Maylis de Kerangal, *Op.Cit.*, p 96
43. *Ibid*, p. 95
44. *Ibid*, p.180
45. *Ibid*, p 54
46. *Ibid*, p.63
47. Maylis de Kerangal, *Op.Cit.*,p.275
48. *Ibid*, p.63
49. *Ibid*, p.60
50. *Ibid*, p. 182
51. *Ibid*, p.292
52. *Ibid*, p; 190
53. John Locke, *Deuxième traité du gouvernement civil (1690)*, trad. B. Gilson, Vrin, 1967, p.90
54. Maylis de Kerangal, *Op.Cit.*,p.253
55. *Ibid*, p.99
56. *Ibid*, p. 89
57. *Ibid*, p.113
58. *Ibid*, p.104
59. Maylis de Kerangal, *Op.Cit.*,p.105
60. *Ibid*.
61. *Ibid*, p127
62. *Ibid*, p; 41
63. *Ibid*, p. 214
64. *Ibid*, p.209

65. *Ibid*, p. 64
66. Maylis de Kerangal, *Op.Cit.*, p.46
67. *Ibid*, p.89
68. *Ibid*, p.249
69. *Ibid*, p.231
70. *Ibid*, p.127
71. Sabine Rabourdin, *Op.Cit.*, p.51
72. Maylis de Kerangal, *Op.Cit.*, p.253
73. *Ibid*, p.258
74. *Ibid*, p.234
75. *Ibid*, p.131
76. Maylis de Kerangal, *Op.Cit.*, p.67
77. *Ibid*, p.72
78. *Ibid*, p.102
79. Michel Arrou, *Op.Cit.*, p.23
80. Maylis de Kerangal, *Op.Cit.*, p. 131
81. *Ibid*, p.98
82. *Ibid*, p.104
83. Maylis de Kerangal, *Op.Cit.*, p.296
84. *Ibid*, p.297
85. *Ibid*, p.313
86. *Ibid*,
87. *Ibid*, p.314
88. *Ibid*, p.298
89. *Ibid*, p.118
90. *Ibid*, p.108
91. *Ibid*, p.314
92. Maylis de Kerangal, *Op.Cit.*, p.135
93. *Ibid*, p.134
94. *Ibid*,
95. *Ibid*,
96. *Ibid*, p.315
97. *Ibid*, p.317
98. Michel Lamy, *Op.Cit.*, p. 145